

## Document Citation

Title	<b>Ethnocide</b>
Author(s)	Jean-Claude Bonnet
Source	<i>Cinematographe</i>
Date	
Type	review
Language	French
Pagination	41-42
No. of Pages	2
Subjects	
Film Subjects	Etnocidio, notas sobre el Mezquital (Ethnocide), Leduc, Paul, 1977

## VINGT JOURS SANS GUERRE

Le film de Guerman n'apporte rien de nouveau dans la thématique du cinéma russe. L'accomplissement du devoir individuel est une fois de plus magnifié. Mais des brèches apparaissent dans la narration classique et l'imagerie traditionnelle. Pour la première fois dans un film russe, nous avons entendu une musique de jazz comme fond sonore au réveillon de Noël 1943. Pour la première fois, un commandant de l'Armée Rouge est divorcé et profite de ses vingt jours de permission à Tachkent, pour signer les papiers de divorce chez son ex-femme. Jamais le cinéma russe ne nous a montré avec une telle insistance la nuit d'amour du Commandant Lopatine avec une costumière de théâtre : les corps nus enlacés n'apparaissent pas encore sur l'écran, mais les visages de l'homme et de la femme sont irradiés de bonheur. C'est la seule séquence où notre commandant rit et sourit. Le devoir accompli n'est plus le seul motif de satisfaction du citoyen soviétique. Le fait que notre héros soit un commandant, et non un simple soldat, n'est pas un hasard. Alexei Guerman n'hésite pas non plus à caricaturer les cinéastes officiels chargés de stimuler la population et les arrières, par des films de propagande propres, gentiment tournés en studio.

Ces différents points méritaient d'être soulignés. La puissance émotive du cinéma russe demeure intacte : les longs plans-séquences égrènent la présence de la mort

que le permissionnaire côtoie, même durant cette parenthèse de paix. Il reparaitra au front et disparaîtra, au propre et au figuré, dans le paysage du borbier qu'est le champ de bataille. Nous sommes loin de **La ballade du soldat**.

C.B.

## CAMINANDO PASOS... CAMINANDO

*Caminando pasos... caminando* est le premier film de Federico Weingartshofer, qui en a assuré aussi la prise de vues. C'est une œuvre intéressante par la simplicité de sa démarche et l'honnêteté de son propos.

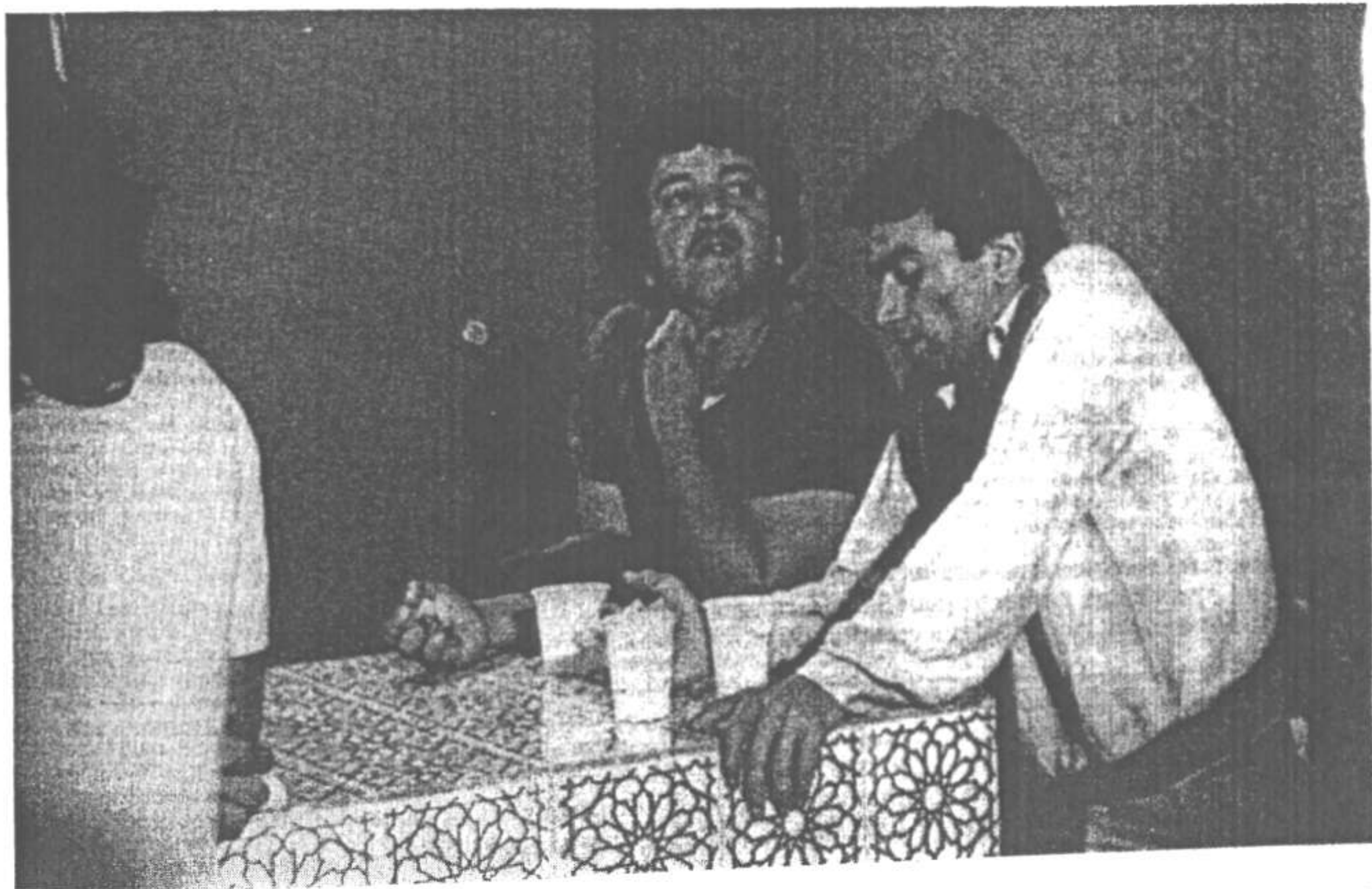
A la suite d'une erreur, un maître d'école échoue dans un petit village indigène où l'abandon et la misère sont le lot quotidien de pauvres paysans. D'abord soucieux de regagner la ville, il décide ensuite d'aider au développement du village, en promouvant la construction d'une route. Mais le chemin est semé d'obstacles : on se heurte aux pouvoirs occultes du grand propriétaire terrien, il faut vaincre la résignation ou déjouer les superstitions de la masse paysanne. A travers le regard de l'instituteur, les malheurs profonds du monde agricole mexicain apparaissent à nu : la maladie, la mortalité infantile font partie de la banalité des jours, au même titre que la présence discrète de lointains guerilleros, où s'entend une incertaine voix de révolte.

Film indépendant, réalisé hors du système étatique du cinéma mexicain. *Caminando pasos... caminando* marque la volonté de décrire sans fard ni mensonge la réalité de l'immense pays, trop souvent prétexte à clichés. Ce projet est ici servi par un récit simple, d'une authenticité sans complaisance, où le regard se veut lecture complète de la réalité, et où les seules fulgurances d'un ton généralement grave correspondent au mysticisme latent d'un peuple encore sans parole.

Louis AUDIBERT

## ETHNOCIDE

Les indiens Otomi, dans la vallée du Mezquital au Mexique, forment un groupe de trois cents mille personnes. Paul Leduc ne s'intéresse pas d'abord à la culture Otomi, mais au processus de destruction de cette culture, à l'ethnocide du peuple Otomi. Voici une forme d'ethnologie qui correspond à ce que réclamait Michel Leiris, parce qu'elle se rapproche de la sociologie, en étudiant un groupe en mouvement, l'arrivée à la ville, etc. Paul Leduc a travaillé à partir d'une enquête de sociologie de l'université de Mexico, sur "structure socio-économique et système de pouvoir dans la région du Mezquital". Il a pu ainsi choisir et retrouver pour ses interviews, des paysans, des ouvriers, des propriétaires. Le film est fait de dix-huit chapitres, présentant des thèmes dans un ordre alphabétique. Le principe n'est donc



Omar Gatlato



pas de donner une information complète et totalisante, mais de faire jouer des séries dans le montage. Les chapitres "histoire, enterrement, sécurité" composent une suite funèbre où la mort a différents visages : c'est d'abord la poussière des archives et du passé, le musée où l'on momifie le peuple Otomi, puis la mort d'un enfant en pays Otomi (40% de la population manque d'eau potable, 80% manque d'installations sanitaires, un médecin pour trois mille habitants, etc.), puis les conditions de travail sur les chantiers, vertigineuses et mortelles (sans ceinture, sans filet, sur des poutrelles d'acier). La mort n'est pas ici folklorique, comme dans *Que Viva Mexico*, elle est le résultat de l'ethnocide. Les chapitres "fabriques, terres" montrent des formes d'exploitation qui se répondent. A la campagne, les caciques et les accapareurs, avec l'aide du clergé, luttent contre les comuneros. A la ville, les Otomi prolétarisés deviennent alcooliques et sont parqués le soir dans des cabarets sordides. Ce film-document utilise à la fois le contre-point eisensteinien et l'interview selon J. Ivens. Par la vertu du rythme, de très courts chapitres comme "justice et lecture" acquièrent une intensité particulière : le premier développe une parabole du pauvre et du riche (malgré la réforme agraire, le riche continue à prendre toute l'eau), le second montre une vieille femme analphabète : « Excusez-moi, je ne sais pas lire, parce que je devais faire paître les moutons, et ma mère ne m'a pas envoyée à l'école... ». C'est le

Tiers Monde qui parle, et le petit pâtre de Sardaigne de *Padre Padrone* des frères Taviani en est aussi, à sa façon, le porte-parole. Le film de Paul Leduc se termine par les thèmes "migrations, pollution, sous-développement". On voit un Mexique-poubelle, dominé par les multi-nationales et l'Amérique. Ce beau film est aussi un des plus violents, des plus pessimistes, et des plus sérieux du Festival 1977.

Jean-Claude BONNET

## LIEBE DAS LEBEN, LEBE DAS LIEBEN

La mauvaise conscience de la première puissance économique européenne éclate au grand jour dans ce film fleur bleue, d'une naïveté thématique et formelle agaçante. Le microcosme social imaginé par Eisholz limite de lui-même la portée didactique ou symbolique du film. Qui sont les locataires de ce vieil immeuble berlinois de briques rouges, qui n'en a plus pour très longtemps ? Un couple de retraités, une vieille dame pas du tout indigne d'avoir confectionné des brassards pour le parti nazi, une midinette quelque peu putain, un peintre et Titus, jeune désœuvré qui regarde ce petit monde, incarnation du cinéaste impuissant à assumer sa fonction politique et sociale. Pas d'ouvrier, pas d'employé : le vérisme social est déjà bien entamé. Malgré cette

lacune, Titus est censé révolutionner la vie intérieure et quotidienne de ses voisins de palier, la révolution intérieure étant le premier stade d'une Révolution, avec un grand R. Mais ce propos reste en filigrane, car Eisholz est emporté par sa propension narrative. Titus regarde, mais ne dénonce pas. Il sourit (« j'aime la vie »), mais ne crie jamais : la caméra regarde un Pierrot guitariste animer une ronde enfantine autour des tableaux exposés dans la cour. Ou bien, un fleuriste déposer quotidiennement un bouquet sur le palier de la Gretchen, qui reste toute chose devant cet acte pur et désintéressé. Si le propos de Eisholz n'était pas de traiter la spéculation immobilière berlinoise à la Rosi, ou la réalité sociale à la Fassbinder, il nous déçoit par ce bonbon anglais, tendre mais fade, où le boyscoutisme se prend pour du militantisme.

C.B.

**Aime la vie, vis l'amour** Liebe das leben, lebe das lieben), de Lutz Eisholz, avec Brigitte Mira, Erhardt Dhein, Heidrun Kussin.  
**En marchant pas à pas** (Caminando pasos... Caminando), de Federico Weingartshoffer.  
**Ethnocide**, de Paul Leduc.  
**Le meurtrier de la jeunesse** (Seishun no satsujinsha), de Kazuhiko Hasegawa, avec Yutaka Mizutani, Mieko Harada.  
**Omar Gatlato**, de Mersak Allouache, avec Boualem Benani, Farida Guenaneche.  
**Vingt jours sans guerre** (Dvadsiat dnei bez voiny), Alexei Guerman, avec Yuri Nokoulin, Alexei Petrenko.